

SESOSTRIS ET LES HISTORIENS ANTIQUES

---

Robert HARI

La gloire posthume des pharaons répond à des règles déconcertantes. Celle de Toutankhamon, pharaon de transition, dont le règne fut aussi bref qu'effacé, tient au seul fait que sa tombe est l'unique tombe royale inviolée après deux tentatives de pillage dans l'antiquité pharaonique; son trésor même pâlirait probablement devant ceux d'un Thoutmès III ou d'un Aménophis III - dont il ne reste malheureusement rien.

L'Antiquité, même pharaonique, a été pareillement inconséquente. Ainsi les Egyptiens dès le Moyen Empire tenaient Snéfrou pour le plus grand roi de l'Ancien Empire - et méprisaient son fils Chéops... Les Grecs admiraient sans réserve Ramsès II, qu'ils avaient baptisé Osymandias (de son nom de trône Ouser-maât-Ré), alors que notre opinion, aujourd'hui, serait beaucoup plus réservée envers un personnage dont les victoires militaires tiennent le plus souvent de la vantardise, et qui fut le plus grand usurpateur de monuments de l'histoire de l'humanité. En revanche, celui qui fut probablement le plus grand souverain d'Égypte, Thoutmès III, tomba quasi dans l'oubli dès la fin de la XVIIIe Dynastie...

Egyptiens et Grecs, cependant, ont admiré à juste titre les souverains de la XIIe Dynastie, les Sésostris en particulier. Mais, curieusement, ils les ont en quelque sorte, "télescopés". En effet, seuls les règnes de Sésostris Ier et de Sésostris III témoignent d'une activité remarquable tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Or, c'est à "Sésostris" en soi que les Grecs ont voué leur admiration, sans autre distinction, concentrant en un seul personnage les qualités et les actions des deux autres. Bien plus, l'historien gréco-égyptien Manéthon (vers 280 av. J.-C.) attribue à Sésostris II, dont le règne fut bref et effacé, des actions qui ne peuvent être le fait que du grand conquérant Sésostris III, en l'ignorance de son règne de Sésostris Ier... Le passage consacré par Manéthon à son Sésostris II mérite, par sa singularité, d'être cité et, peut-être

expliqué. Comme on le sait, l'oeuvre originale de Manéthon ne nous est pas parvenue et nous ne la connaissons, fragmentaire, que par divers compilateurs qui s'échelonnent sur plusieurs siècles (1). Nous nous bornerons à prendre la version de Julius l'Africain:

"Sésostris, (règne de) 48 ans. En neuf ans, il conquiert toute l'Asie et les régions de l'Europe jusqu'en Thrace; partout, il érigea des monuments (des stèles, selon Eusèbe dans sa version arménienne) où il faisait allusion à la nature des peuples: pour les peuples nobles, il fit graver sur les stèles les parties génitales des hommes, pour les peuples lâches, celles des femmes, si bien qu'il fut considéré par les Egyptiens comme le premier après Osiris." (2)

Ce texte, on en conviendra, est fort curieux; indépendamment de sa conclusion qui exigera un essai d'interprétation plus bas, il relate des faits qui sont évidemment controuvés (aucun des Sésostris n'a conquis toute l'Asie et, a fortiori, une partie de l'Europe), et un procédé pictural qu'on ne retrouve sur aucune stèle de victoire d'un souverain égyptien. Sésostris Ier et Sésostris III ont laissé des stèles attestant leur victoire sur des peuples étrangers, sans rien qui puisse se rapporter aux éléments cités par Manéthon, ni dans le texte, ni dans l'éventuelle illustration - qui est alors conforme à l'usage constant: les captifs entravés, conduits à Amon, ou les ennemis (les "Neuf Arcs") foulés aux pieds.

On trouve la même légende chez Hérodote (vers 450 av. J.-C.) et chez Diodore de Sicile (1er siècle av. J.-C.). Citons-les: Hérodote (II,102), après avoir parlé d'Aménemhat III, créateur du Lac Moeris, traite de Sésostris qui "leva une grande armée et marcha à travers le continent, soumettant tous les peuples qui se trouvaient sur sa route."

---

(1) Cf. Ungew: *Chronologie des Manetho*, Berlin 1867 et, surtout Waddell: *Manetho*, New York 1971.

(2) La version d'Eusèbe ne diffère que par les précisions données sur le physique de Sésostris. Cf. infra.

Ὅτεοισι μὲν νυν αὐτῶν ἀλκίμοισι ἐνετύγχανε καὶ δεινῶς μαχομένοισι περὶ τῆς ἐλευθερίας, τούτοισι μὲν στήλας ἐνίστη ἐς τὰς χώρας διὰ γραμμάτων λεγούσας τό τε ἑωυτοῦ ὄνομα καὶ τῆς πατρὸς καὶ ὡς δυνάμει τῆ ἑωυτοῦ κατεστρέψατό σφεας· ὄτεων δὲ ἀμαχητὶ καὶ εὐπετέως παρέλαβε τὰς πόλεις, τούτοισι δὲ ἐνέγραφε ἐν τῆσι στήλησι κατὰ ταῦτά καὶ τοῖσι ἀνδρητοῖσι τῶν ἐθνέων γενομένοισι καὶ δὴ καὶ αἰδοῖα γυναικὸς προσενέγραφε, δῆλα βουλόμενος ποιέειν ὡς εἶησαν ἀνάγκιδες.

"En rencontrait-il qui fussent courageux et ardents à combattre pour leur liberté, il érigeait chez eux des stèles où des inscriptions relataient son nom et sa patrie, et comme quoi, par la force de ses armes, il les avait subjugués; chez ceux dont il avait annexé les cités sans combat et sans peine, il gravait sur les stèles des inscriptions de même teneur que chez les peuples qui s'étaient conduits bravement, et y gravait en outre l'image des parties sexuelles de la femme; il voulait rendre manifeste par là que ces peuples étaient sans bravoure".

(Trad. Legrand)

Diodore (I, 55, 8) démarque Hérodote. Nous nous bornerons à traduire: "Sésostris inscrivit sur ses monuments de victoire: 'Ce pays, le roi des rois, le Seigneur des seigneurs l'a conquis de ses propres armes. Et il dressait une stèle avec une représentation, au cas où le peuple ennemi était courageux, des parties sexuelles viriles, mais au cas où il avait été vil et lâche, de celles d'une femme, soulignant que la qualité de l'âme de chaque peuple était clairement illustrée, pour les générations futures, par le membre dominant du corps."

On remarquera, cependant qu'Hérodote ne parle que des "muliebra". Ce qui précède prouve - ce qui a parfois été mis en doute - que Manéthon connaissait l'oeuvre d'Hérodote; il est peu imaginable que ce récit, qu'Hérodote entendit lors de son voyage en Egypte, soit resté inchangé pendant près de deux cents ans, et que Manéthon, rassemblant les éléments de son oeuvre, l'ait entendu à son tour (quelle que soit, par ailleurs, la permanence des récits oraux dans l'Orient tant ancien que moderne). En ce qui concerne Diodore, le doute est possible: il peut avoir puisé soit chez

Hérodote - ce qui me paraît le plus vraisemblable - en ajoutant un élément supplémentaire, mais logique; soit chez Manéthon dont l'oeuvre devait circuler dans le monde savant méditerranéen.

Le premier élément de la légende est compréhensible: les peuples ont tendance à amplifier les actions vraies ou supposées de leurs héros, à gonfler démesurément les éléments historiques réels qui ont servi de base à leur glorification (3). Les exemples abondent: citons - pour rester en Egypte - le récit parfaitement fictif de la Bible relatant l'Exode où Pharaon lui-même aurait pris la tête de son armée pour poursuivre un petit parti d'Hébreux abandonnant leur travail de serfs en Basse-Egypte et partant à la recherche de cieux plus cléments et où le roi et ses troupes auraient été engloutis dans la Mer Rouge....(4)

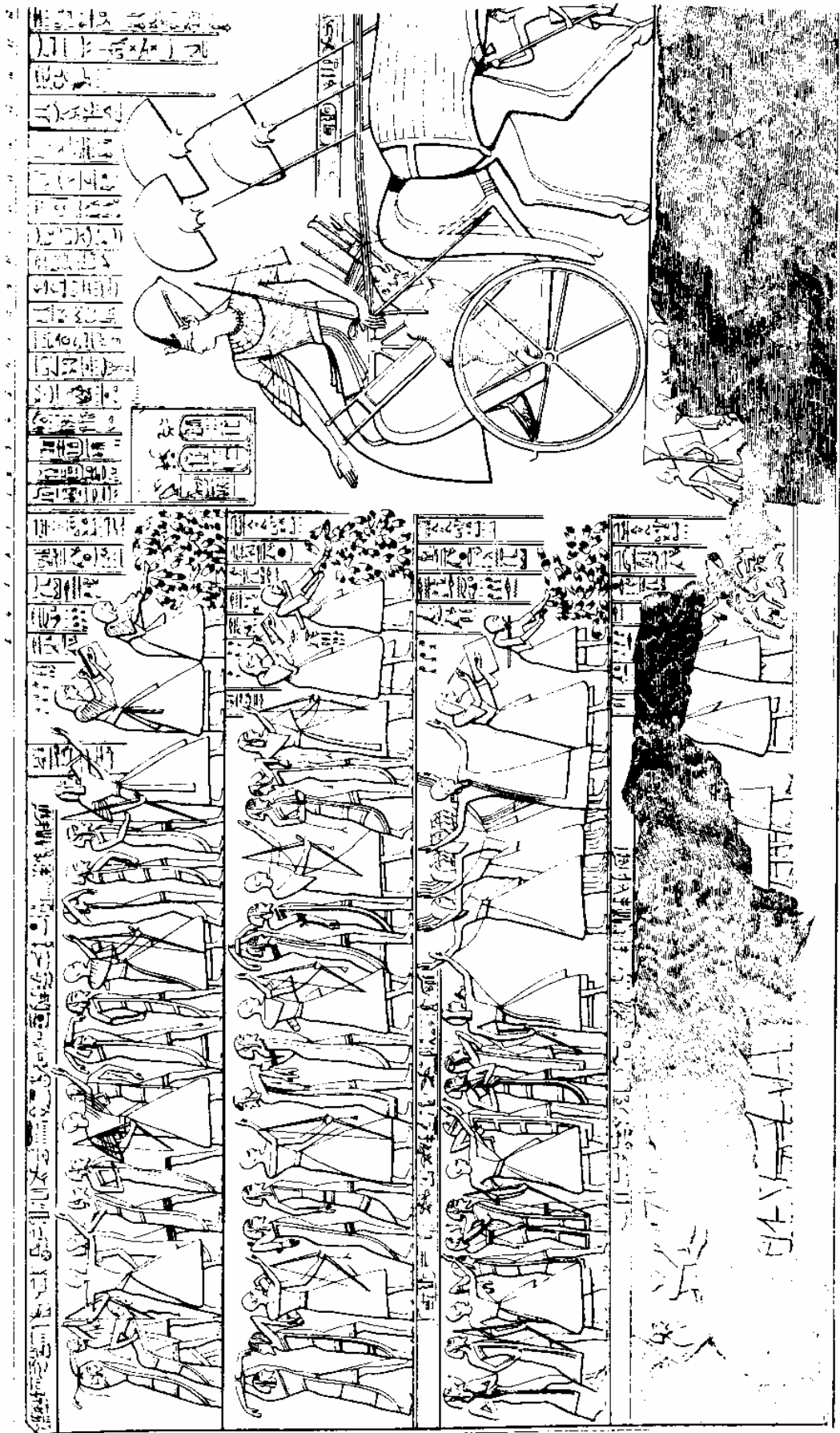
Le deuxième élément est moins compréhensible. Il ne peut pas être une pure invention populaire; il faut bien qu'il repose sur un fait, même mal interprété, ou mal attribué. Je pense que c'est le cas. Hérodote (ou ses informateurs) doivent avoir été frappés par les représentations du Ramesseum et de Medinet-Habou (cf. illustration: *Rosellini Mon.stor. CXXXV*), que les ghafirs montrent avec délectation aux dames, et où l'on voit des scribes enregistrant devant le roi victorieux les mains (registres I à III) et les phallus (registre IV) coupés aux ennemis. On connaît cette aimable coutume qui permettait à chaque soldat, individuellement, de faire la preuve qu'il avait tué un ou plusieurs ennemis (5), et de recevoir ainsi "l'or de la récompense". Il ne s'agit pas d'une stèle, certes, mais d'une représentation murale; mais nous avons vu que la tradition manéthonienne était, à cet égard, assez flottante. Sans doute, Hérodote

---

(3) Dans la version d'Eusèbe, Sésostris est décrit comme un géant mesurant 4 coudées, 3 palmes et deux doigts - soit près de 2 m 50.

(4) Méneptah passe - faussement - pour avoir été le pharaon de l'exode (je pense qu'il s'agit en fait de Sêti Ier); aussi lorsque la cachette de Deir el Bahari livra ses neuf momies royales - dont celle de ce pharaon - ce fut la consternation chez les Biblistes qui vinrent s'insurger chez Maspéro; qui s'en tira par une pirouette: il n'y avait pas contradiction entre les faits archéologiques et le récit de la noyade de Merneptah: sa momie était bourrée de sel....

(5) Voir, par exemple, le récit biographique d'Ahmès, fils d'Ibana.



et/ou Manéthon ignoraient le sens de cette représentation-inventaire des ennemis tués. Ils ont cru y voir une sorte de *symbole* de la virilité de certains ennemis, et n'ont pas hésité à susciter le parallèle féminin pour illustrer à l'inverse la lâcheté d'autres. On ne peut pas imaginer, évidemment, qu'ils aient confondu les mains des trois premiers registres avec des représentations de parties féminines. Mais il faut relever que les registres I à III sont situés très haut sur le mur, et qu'ils sont peu visibles....

Reste la comparaison avec Osiris du texte manéthonien. Bien sûr, Osiris est peut-être, dans le bassin méditerranéen, une des personifications les plus frappantes de l'Égypte pharaonique; mais cela aurait pu être, plus légitimement, Amon dieu impérial et remplaçant l'ancien Montou comme dieu de la guerre.

Je me demande cependant si nos historiens n'ont pas, une fois de plus, cédé au démon du décodage analogique: Osiris est le dieu découpé en morceaux par son frère Seth (6), et reconstitué, pièce par pièce, par sa soeur Isis partie à la recherche du corps dispersé de son frère; on se souvient qu'un seul morceau ne fut jamais retrouvé: précisément le phallus d'Osiris, avalé, dit le mythe, par un poisson oxyrhynque....

Robert HARI  
5, chemin de Claire-Vue  
1213 Genève

---

(6) Hérodote (Euterpe, 107) ajoute un élément osirien à son récit: la tentative d'assassinat de Sésostris par son frère.

POST - SCRIPTUM

Erhard Grzybek attire mon attention sur un texte de Tacite, qui confirme, en quelque sorte, l'intrusion de Ramsès II dans le mythe des conquêtes de Sésostris (Tac., *Ann.* II, 60, 3 ss) que je cite dans la traduction des éditions Les Belles-Lettres : "Puis César (i.e. Germanicus) visita les grandes ruines de l'ancienne Thèbes. Sur les constructions colossales subsistaient encore des caractères égyptiens retraçant dans son ensemble son ancienne splendeur. Invité à traduire la langue de ses pères, un des vieux prêtres expliqua à Germanicus que la ville avait eu jadis sept cent mille habitants en âge de faire la guerre, et qu'avec cette armée le roi Rhamsès s'était d'abord rendu maître de la Lybie, de l'Éthiopie, des Mèdes, des Perses, de la Bactriane, de la Scythie et de toutes les terres occupées par les Syriens, les Arméniens et les Cappadociens leurs voisins, puis qu'il avait rangé sous ses lois tout ce qui s'étend de la mer de Bithynie à celle de Lycie. On lisait aussi les tributs imposés aux nations, le poids d'argent et d'or, le nombre des armes et des chevaux, les offrandes pour les temples, l'ivoire et les parfums, les quantités de froment et les provisions que chaque nation devait fournir, tributs non moins magnifiques que ceux qu'impose aujourd'hui la puissance des Parthes ou celle de Rome".

Ce texte est intéressant à plus d'un titre. Il atteste, d'une part, une fois de plus l'amplification très méridionale des dragomans d'éléments de leur passé. Mais la puissance de l'Égypte, aux yeux des étrangers (qu'il s'agisse de Ramsès II ou III, de Sésostris, ou de Thoutmès III passé sous silence), pouvait être accréditée par la vision des interminables listes de peuples vaincus - où l'imagination pouvait voir les peuples cités par Tacite, par Hérodote ou Manéthon -, et les nombreuses scènes de l'apport des tributs étrangers dont la réalité, comme acte de sujétion, est sujette à caution (cf. C. Aldred, *JEA* 43, 1957, 114 - 7 et *JEA* 56, 1970, 105 ss.).